

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MORAND

Le mal des pauvres : (Fin) V, VI, VII, VIII

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 3, p. 358-368

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le mal des pauvres

(FIN)

V

Jean-Louis Bonnet, natif des Jeurs, territoire de Martigny-Combe, appartenait à une variété de bipèdes alors peu répandue dans nos contrées, celle des montagnards libres-penseurs. Il mourut quasi-centenaire, après une existence aussi mouvementée qu'un paysage alpestre, et même une ou deux feuilles avancées versèrent-elles gratuitement quelques larmes de crocodile sur la tombe „du vieux lutteur qui s'en était allé."

Mais à l'époque de notre récit, Jean-Louis n'avait pas dépassé la trentaine et il commençait malgré sa jeunesse et son mauvais renom de mécréant, à jouir d'une certaine autorité sur ses concitoyens, grâce à un petit manège qui consistait à faire sonner trois écus — toujours les mêmes — dans sa poche, quand il voulait donner plus de poids à ses paroles.

Notre libre-penseur avait ceci de particulier que, ne croyant ni à Dieu ni à diable, il avait néanmoins foi aux sorciers, aux maléfices, au sabbat, au loup-garou,

aux vampires ou encore au basilic et à la guivre dont il prétendait avoir vu une nuit étinceler l'escarboucle dans un lieu qu'il ne savait ou ne voulait indiquer. Aussi bien, lorsque se rendant au chef-lieu pour ses affaires, il apprit en chemin que les Battianets, qui avaient trouvé toutes les issues du Valais gardées par un cordon d'hommes armés jusqu'aux dents, se disposaient à rentrer dans les Etats Sardes par le col de la Forclaz et Valorsine, en conçut-il de très vives et très légitimes alarmes. Et il se tint ce raisonnement qui n'était pas dépourvu de logique, à savoir qu'il ne seyait pas à un esprit fort d'invoquer au moment du péril, le secours d'En-haut ou d'En-bas, et qu'il fallait songer à se défendre soi-même et par tous les moyens possibles contre ces sorciers qui, du reste, s'étaient mis hors de loi.

Il n'y avait pas un instant à perdre.

Bonnet revint sur ses pas afin de donner l'alerte au village, mais comme le monde était aux champs, en train de vaquer aux premiers travaux de campagne, il eut recours à l'appel lugubre du tocsin.

En un clin d'oeil, les paysans furent rassemblés et Jean-Louis leur fit part de ses craintes et leur montra, avec l'irrésistible éloquence que lui prêtait la peur, le hideux spectre de la mort brandissant sa faux aux portes de leurs habitations.

— Si les Battianets pénètrent dans nos maisons et dans nos étables, si seulement ils s'en approchent, s'écria-t-il, s'en est fait de nous; il s'agit d'exterminer ces monstres jusqu'au dernier !

Les plus intrépides d'entre les Jorains ⁽¹⁾ sortirent des rangs.

(¹) Habitants de Jeurs.

— Où prendrons-nous des armes? demandèrent-ils.

— Nos armes, les voilà! répondit Bonnet en ramassant un caillou, il n'y a que les pierres et le feu qui atteignent les sorciers.

Et il ajouta d'un ton qui fit courir un frisson dans la foule :

— Surtout que ce ne soit pas eux qui nous aperçoivent les premiers !

La petite colonne s'ébranla sous son commandement, du pas doublement héroïque d'hommes qui vont affronter pire que la mort. Ils s'égrenèrent le long des rochers qui dominent la route de Tête-Noire, à partir de l'endroit où elle bifurque avec le sentier des Jeurs jusqu'à l'entrée de la forêt de Trouleiro, de façon à culbuter les Battianets s'il leur prenait fantaisie de gagner les Jeurs et en même temps, à leur couper la retraite de tous les côtés à la fois.

Il est des sites qu'on dirait avoir été créés exprès pour servir de cadre à de sanglantes tragédies et dont l'aspect évoque tout naturellement des scènes de brigandages et des images de destruction, des crimes et des catastrophes. La Tête-Noire avec son tunnel qui s'ouvre comme un ciel de cyclope sur sa face lépreuse et ravagée par la foudre et les aquilons, avec ses flancs dénudés par les avalanches et que rongent à droite le Trient, à gauche, l'Eau-Noire, la Tête-Noire sur laquelle se sont acharnés à leur tour les photographes du monde entier, sans réussir à nous la rendre aussi banale qu'un pont de St-Maurice ou un château de Chillon, ne pouvait être un décor mieux approprié au dernier acte de la sombre histoire des Battianets.

L'attente des Jorains dura jusqu'au soir, mais à l'heure où les reflets du couchant s'éteignaient sur les

plus hautes cimes environnantes, Jean-Louis Bonnet, qui s'était posté à l'avant-garde des défenseurs du village, — juste en dessus de l'auberge dont la blanche façade jette aujourd'hui sa note prosaïque et rassurante dans l'inquiétante solitude de ce coupe-gorge — vit enfin déboucher les terribles rôdeurs, à un coude du chemin.

Suivant ses prévisions, ceux-ci abandonnèrent la grand'route et dès qu'ils se furent tous engagés à la file dans un sentier étroit et escarpé qui venait de s'offrir à eux : Ça y est ! souffla Bonnet à ses compagnons, et de leurs bras nerveux, les paysans détachèrent une pierre énorme qui s'écroura sur les arrivants avec un fracas épouvantable.

Par un prodigieux hasard, qui toutefois ne surprit que médiocrement Jean-Louis, aucun des Battianets ne fut tué, ni même blessé, mais rebroussant chemin, ils s'enfuirent dans la direction du Châtelard, de la vitesse d'un gibier traqué par les chasseurs.

C'était en effet le prélude d'une chasse à l'homme dont l'incroyable sauvagerie nous reporte à l'âge obscur où le fauve humain qui habitait les cavernes n'avait pas d'ennemi plus féroce et plus dangereux que son propre semblable : *Homo homini lupus*.

Enhardi par ce premier succès, Jean-Louis, qui s'était attendu à être changé en statue de sel et cloué sur place par un seul regard des sorciers, s'élança résolument derrière eux, suivi de quelques autres, cependant que sur toute la ligne, les blocs continuaient à descendre comme si la montagne se fut mise en mouvement.

Si les fugitifs étaient parvenus à gagner la forêt, c'était pour eux le salut probable, mais ils trouvèrent le passage obstrué par les pièces de bois fraîchement

abattues et tentèrent vainement d'escalader cette barricade, sous une grêle de projectiles. Alors ils se livrèrent à ce va-et-vient stupide des rats pris au piège, puis, découvrant tout à coup en dessous de la route une pente gazonnée dont la verdure printannière éclairait dans le crépuscule, ils s'y laissèrent choir, épuisés de fatigue et d'affolement.

On entendit presque aussitôt un craquement de feuilles et de branches sèches et trois Battianets disparurent au bas du talus qui coupait traîtreusement le précipice masqué par des buissons. Le petit vieux avait réussi à se raccrocher à un alisier et faisait des efforts désespérés pour reprendre pied ; une pierre rebondit par dessus sa tête.

— Grâce! grâce! supplia-t-il, je ne vous ai rien fait, moi ; grâce au nom de Dieu !

Mais les imprécations des Jorains couvrirent sa voix.

— Va-t'en boire un coup dans l'Eau-Noire, lui crièrent-ils, et le misérable à bout de forces, lâcha prise et s'abîma dans le gouffre.

VI

Telle était la crainte qu'avaient les paysans de subir le contact léthifère des Battianets, qu'ils reculèrent devant les quatre survivants et ne les empêchèrent point de s'évader de ce traquenard. Ces derniers rétrogradèrent vers Trient, poursuivis à respectueuse distance par la bande de Bonnet qui persuada à ses hommes de se munir de galets dans le lit du torrent, afin de rompre le charme et d'assurer leurs coups.

Un nommé Pierre-Antoine Pierra dut sans doute à son nom d'être plus adroit que les autres ; il atteignit à la jambe une de ces pauvresses, — la plus âgée — celle-là précisément que la rumeur publique chargeait

des plus gros méfaits. La malheureuse tomba comme une masse et, incapable de se relever, se traîna péniblement au bord de la route, puis s'évanouit ; ses bourreaux la croyant morte et redoutant même son cadavre, s'éloignèrent sans lui faire plus de mal.

Sur ces entrefaites, une brave femme de Trient qui revenait tardivement de Litroz, fut attirée par les gémissements de la vieille dont la fraîcheur du soir avait ranimé les sens, et saisie de pitié, elle se hâta d'aller quérir du secours. Au village, elle apprit de leur propre bouche les tristes exploits des Jorains, mais se souvenant à propos que saint Martin lui-même avait, un jour, partagé en deux son manteau pour en couvrir le diable, elle retourna vers la blessée, en défit des objurgations des siens, lui tendit une jatte de lait et jeta sur elle une peau de mouton.

Le lendemain, les gens de Trient qui ne se souciaient ni les uns ni les autres qu'une sorcière rendit son âme de damnée sous leur toit, la firent transporter sur une civière à l'hôpital de Martigny par deux lurons qui s'étaient préalablement enivrés, pour se donner du cœur.

La fracture était si grave qu'un ulcère gangreneux ne tarda pas à se former sur cette jambe, et les docteurs d'alors, qui apparemment s'entendaient mieux à couper les membres qu'à couper la fièvre, décidèrent de l'amputer.

L'opération eut lieu dans une salle basse de l'hôpital servant actuellement d'entrepôt à la *Société générale des cultivateurs d'asperges d'octodure* ; on y installa un écofroi sur lequel fut couché la patiente puis, afin de laisser pénétrer le jour nécessaire dans la pièce entièrement privée de fenêtres, on ouvrit à deux battants une porte

donnant sur la rue. C'est ainsi que la Battianette fut offerte en spectacle aux enfants d'une école voisine qui suivirent avec la curiosité barbare de leur âge les phases horriblement douloureuses de l'opération : l'incision circulaire de la peau, la section de l'os et la ligature des artères, goûtant au supplice de cette femme pour le moins autant de plaisir qu'au supplice d'un chat ou d'un oiseau!

La vieille souffrit avec un courage effrayant. Elle se mit sur son séant, abandonna sans mot dire aux opérateurs la jambe condamnée et ramenant l'autre sous son menton, elle se tint accroupie, le genou aux dents, pareille à une divinité farouche des mythologies orientales.

Au moment où la scie des chirurgiens entamait l'os, son visage se contracta, elle se mordit la langue en aspirant bruyamment sa salive et ce fut tout. L'amputation terminée, on lui demanda si elle désirait quelque chose :

— Oui, une pipe et du tabac, répondit-elle.

Lorsque son état lui permit de supporter le voyage, la Battianette fut, par ordre du Grand-Châtelain de Martigny, dirigée sur Sion où son procès devait s'instruire sous la triple accusation de vol, d'empoisonnement et de vagabondage, mais on raconte que traversant le Rhône, au sortir de Riddes, l'homme chargé de veiller sur la prisonnière et de connivence avec le voiturier, lui rendit sa liberté par dessus le parapet du pont, ce qui simplifia considérablement la procédure.

Vers la même date, le corps de la jeune fille fut découvert par le chevrier de Martigny-Combe, dans un bois, à une faible distance de la Forclaz. Il ne portait aucune trace de violence et selon toute probabilité, la

mendiante avait péri d'inanition. On l'ensevelit dans le creux du vallon, tout près d'une source ; de pieuses mains restées inconnues, plantèrent une croix rustique sur cette tombe solitaire et désolée. La croix a depuis longtemps disparu, mais à sa place, une épine-vinette ne cesse chaque automne, de se couvrir de baies purpurines, semblables à des gouttelettes de sang.

Nous ignorons quel fut le sort des deux derniers survivants. Ils avaient pu, à la faveur de la nuit, se soustraire à la poursuite implacable des Jorains ; ils se réfugièrent, dit-on, et firent souche au hameau perdu de la Crêtaz, et aujourd'hui encore, les membres d'une certaine famille n'y sont désignés que sous le nom de Battianets, qui est devenu, dans le langage du pays, un vocable méprisant, une expression que nos bons juges de paix n'hésitent pas à qualifier d'injurieuse.

VII

Le *mal des pauvres* atteignit son apogée vers la fin de l'été 1840 qui fut pluvieux et froid, puis l'épidémie décrut sensiblement et disparut dans les frimas de l'hiver.

Après l'insuccès de nos docteurs, on manda au Grand Saint-Bernard une célébrité médicale d'Aoste, le Docteur Argentier. Celui-ci ordonna un traitement prophylactique : l'isolement des malades dans des lieux bien aérés et la désinfection des milieux contaminés. Il prescrivit également une médication tonique et alcoolique, des lotions froides et une alimentation modérée.

Au Saint-Bernard, le *mal des pauvres* ne fit plus d'autres victimes et le prier du couvent se remit contre toute attente, d'une façon presque miraculeuse.

Il serait fastidieux de raconter ici les moyens auxquels on eut recours dans maintes localités, pour combattre le fléau ; aux sorciers on opposa les sorciers, aux enchantements les enchantements et pendant plusieurs mois, les thaumaturges de villages purent se livrer à cœur joie aux pratiques de la superstition la plus échevelée.

Il est hors de doute que ce *mal des pauvres* n'était pas autre chose que le typhus qu'il faut se garder de confondre avec la fièvre typhoïde, bien que l'une de ces maladies emprunte souvent le masque de l'autre et devienne dans ce cas, une fièvre larvée. Elles font partie du même genre mais forment deux espèces absolument distinctes.

La fièvre typhoïde n'est qu'épidémique, le typhus est en outre contagieux ; il se déclare brusquement et sa guérison est parfois rapide et se décide par une crise, comme il peut vous enlever un homme en trois jours. Il prend alors le nom de typhus sidérant.

Les complications nerveuses tel que l'état de stupeur ou de démence, le délire des persécutions, la tendance au suicide, y sont plus prononcées que dans la fièvre typhoïde. Il peut se produire, durant la convalescence des typhique, des accidents terribles et déconcertants : du premier au dernier jour, la mort subite guette le malade comme un tigre guette sa proie.

Le typhus frappe plutôt les personnes d'un certain âge, ce qui explique la persuasion dans laquelle se trouvaient les paysans que les Battianets visaient surtout à priver les familles de leurs chefs et comment, dans une école de village fort nombreuse, l'apparition

d'un de ces mendiants ne fut fatale qu'au vieil instituteur.

Ce mal éclate dans les armées en campagne, dans les bagnes et sur les vaisseaux où l'encombrement, la misère, la saleté, les privations et la fatigue sont les causes qui en favorisent l'éclosion. L'Irlande et la Silésie voilà, en Europe, ses principaux foyers.

Il paraîtrait que nos Battianets fussent atteints du *typhus ambulatorius*, ainsi nommé parce qu'il n'empêche nullement le malade de se lever, de marcher, voire de vaquer à ses occupations, mais les personnes affectées de ce typhus bénin n'en sont pas moins les plus surs véhicules de la contagion.

Et maintenant les vagabonds qui sortaient d'un pays où la magie noire compte encore de nos jours des adeptes nombreux, étaient-ils vraiment dotés de ce pouvoir mystérieux mais incontestable qu'à l'instar des fakirs de l'Inde, possèdent certains êtres de renverser à leur gré toutes les lois de la nature, phénomène troublant que la science s'est vue, à la fin, contrainte d'étudier et dont elle essaye de nous donner une explication qui n'explique rien ?

Ces faits sont trop loin de nous pour qu'il nous soit possible de contrôler l'exactitude des récits qui nous en sont parvenus, et du reste, il n'est pas de notre compétence et il sort du cadre modeste de notre revue d'aborder ces questions qui sont du domaine spéculatif de la philosophie et de la théologie.

Quoi qu'il en soit, ne nous hâtons pas de rire de la crédulité de nos pères et n'oublions pas que vers la même époque, en pleine terre de France, après Voltaire et les encyclopédistes, après l'invention de la vapeur et de l'électricité, après la grande Révolution,

les trois glorieuses, et sous le règne du très peu mystique roi-citoyen, il se déroula devant des assises de province, un procès qui eut un retentissement énorme et fut bel et bien un procès de sorcellerie, celui du berger Thorel.

Les Jorains ne furent pas inquiétés ; un commencement d'enquête n'aboutit pas. De hautes influences s'interposèrent et du reste, de graves préoccupations politiques allaient détourner l'attention du sombre drame que nous avons essayé de raconter.

VIII

Survinrent les événements de 1844...

Un jour que Jean-Louis Bonnet qui, en ce temps-là, allait volontiers pérorer dans les clubs, rentrait aux Jeurs et gravissait pour la septième fois dans l'espace d'une semaine, la montée de la Forclaz, ses yeux s'arrêtèrent sur la croix vermoulue et tremblante que les intempéries, les hommes et les bêtes avaient respectée et qui abritait toujours la tombe de la jeune Battianette.

Jean-Louis s'absorbe quelques instants dans une contemplation muette, puis se penchant sur la croix, il y grava tant bien que mal, avec la pointe de son couteau :

SI GIT UNE VICTIME DU PHANATISME DES PRAITRE.

J. MORAND.